

RÉMY

LEUR CALVAIRE

DONNÉES TECHNIQUES

Le texte choisi ici est extrait (chap. VI, pp. 87-92) de *Leur calvaire* (Paris, Fayard, coll. *le livre chrétien*, 1954, in-8, 128 p.) du colonel Rémy, sur le Père Gilbert Thibaut, alias *Cardinal à Vengeance*.

Décédé le 18 août 1995, il n'a pas eu le temps de recevoir la rosette de la Légion d'honneur qui lui était attribuée l'année précédente.

Masuy : il s'agit de Georges Delfanne, Belge membre de la Gestapo. Condamné à mort après-guerre, il est exécuté le 1^{er} octobre 1947.

DERNIÈRE MISE À JOUR : 1^{er} SEPTEMBRE 2014



Le festin durait depuis cinq jours et cinq nuits, entrecoupé de longues pauses réservées à des exercices d'un autre ordre. Peu de restaurants du marché noir auraient pu faire mieux, en ce mois d'octobre 1943 : des boîtes de thon à l'huile, du beefsteak pommes frites, des fromages « à 40 % de matière grasse » s'épandaient sur la table, accompagnés de bouteilles de vin, de liqueurs variées, et de paquets de cigarettes où l'on pouvait puiser à volonté. Immobiles sur leurs chaises, les quatre convives tenaient leurs yeux baissés. Il leur aurait été impossible, sans éprouver l'envie de vomir, de regarder ce repas qu'on leur offrait toutes les six heures. Défense absolue d'échanger le moindre mot avec son voisin.

Debout, derrière les chaises, quatre soldats de la *Wehrmacht* veillaient à l'exécution de la consigne, tandis qu'un petit homme maigre et nerveux, aux cheveux d'un châtain très foncé soigneusement plaqués sur le crâne et séparés par une raie impeccable, aux yeux gris-vert dont l'éclat se faisait parfois insoutenable, au teint chargé de bile, allait et venait dans le salon, tirant de longues bouffées de son gros cigare. Il parlait de tout : du génie de Hitler, de la puissance invincible du III^e Grand Reich allemand, de l'obéissance due au maréchal Pétain, chef légitime de l'État français, de littérature, de philosophie... À l'entendre, il aurait été distingué naguère comme l'un des plus brillants élèves « de la meilleure des universités allemandes ». Il s'arrêta enfin et, changeant brusquement de ton, se frottant les mains, il apostropha ses prisonniers :

- Parfait, les gars ! Vous avez tous bien *parlé*. Un verre de cognac, pour vous remettre de vos émotions ? C'est du cognac français, s'il vous plaît... Je l'ai acheté spécialement pour vous ! Il est vrai que je pouvais me permettre cette petite fantaisie, avec l'argent que je vous ai fauché...

L'un des convives qui écoutent silencieusement *Masuy* sait que celui-ci bluffe : aucun de ses trois camarades n'a parlé, non plus que lui-même. Il sait aussi à quel argent *Masuy* fait allusion : il s'agit des 200.000 francs qui ont été saisis sur Raymond Fresnoy, l'agent de liaison arrêté quinze jours plus tôt, et qui est passé au service de l'ennemi.

Le prisonnier s'appelle Gilbert Thibeaut. C'est un religieux qui appartient à l'ordre des Oblats de Marie-Immaculée. Fuyant le S.T.O., il a quitté voici quelques mois le scolasticat de La Brosse-Montceaux et s'est jeté dans la résistance active. Ceux qui l'entouraient, au réseau de renseignements Turma, étaient presque tous de jeunes catholiques, en qui il a reconnu des « âmes d'élite, profondes et ardentes, se soutenant les unes les autres dans l'idéal commun par les liens de la plus chaude amitié ». Le Frère Gilbert Thibeaut a reçu le pseudonyme de *Cardinal*. Courant Paris tout le jour pour faire la levée des « boîtes aux lettres » clandestines,

dinant d'une baguette de pain trempée dans le triste « café national », il rentrait le soir à sa petite chambre, harassé de fatigue, pour mettre en ordre les documents qu'il avait recueillis. Tard dans la nuit, il les classait, les recopiait à la machine. Puis, n'en pouvant plus, il se jetait sur son lit, sombrant dans un mauvais sommeil que tourmentait une angoisse sourde, faite de l'attente confuse de cette Gestapo dont il lui avait été dit qu'elle aimait surgir à l'aube... Les mille liens qui unissaient *Cardinal* à ses camarades l'enserraient plus sûrement que la plus solide des chaînes. Que l'un d'eux fût pris, un seulement, qu'il parlât...

L'aube venait. Ce n'était pas encore pour cette fois-ci. *Cardinal* se levait, le corps brisé. Après une toilette hâtive, la journée de travail commençait, à la fois exténuante et traquée, toute pareille à celle de la veille. Le 1^{er} octobre 1943, cette aube l'avait réveillé sans que rien d'insolite se fût manifesté pendant la nuit. Et pourtant, à son insu, le destin de *Cardinal* était déjà marqué depuis huit jours.

Chacun ignorait, à Turma comme dans les autres [réseaux] qui formaient [la centrale] Parsifal, que l'agent de liaison Fresnoy, dit *Raymond*, ou encore *Renouard*, chargé de la collecte des courriers pour la « centrale », était tombé le 23 septembre dans un traquenard organisé au square Sèvres-Babylone par son camarade Bernard Fallot qui, depuis deux ans, jouait le rôle de provocateur au profit de son maître, le Belge Georges Delfanne, dit *Masuy*. Conduit devant celui-ci, *Raymond* avait été dépouillé de la somme qu'il devait remettre aux réseaux, et d'un carnet où ses rendez-vous étaient soigneusement notés. Le marché lui avait été mis en main par *Masuy* : s'il acceptait de piloter les gens de l'*Abwehr* pour faciliter l'arrestation de ceux qu'il devait rencontrer au cours des journées à venir, il serait remis en liberté, une fois que sa tâche aurait été accomplie. Sinon...

Fresnoy s'était tout de suite soumis. À 7 heures du soir, ce 1^{er} octobre, sur un trottoir du boulevard Saint-Michel, il faisait patienter les trois « clandestins » qui lui avaient déjà remis leurs courriers. Pour compléter son tableau de chasse, il lui fallait aussi *Cardinal*... Trois voitures attendaient, qui stationnaient un peu plus bas. Les nouveaux maîtres de *Raymond* se tenaient tout près, dissimulés sous des portes cochères, ou feignant de contempler des vitrines. *Cardinal* arriva enfin, tout souriant. Il tendit à Fresnoy le petit paquet qui contenait son courrier. Après l'avoir pris, l'autre sortit de sa poche une paire de menottes qu'il tenta, comme en se jouant, de passer aux poignets de son camarade. Croyant à une plaisanterie de mauvais goût, *Cardinal* allait protester quand il sentit la pression de deux canons de pistolets qu'on lui enfonçait dans le dos. Une quinzaine d'individus entouraient déjà les quatre jeunes résistants, stupéfaits.

- Alors, mon petit Castor, ça te change ? railla Fresnoy, s'adressant à l'un d'eux dont les mains, comme celles de ses camarades, étaient déjà enchaînées.

Les « traction avant » s'étaient arrêtées devant un immeuble cossu qui portait le n° 101 de l'avenue Henri-Martin, presque en face de la gare du chemin de fer de ceinture. On avait introduit les quatre prisonniers dans un appartement d'angle, situé au rez-de-chaussée. Le bureau où les attendait *Masuy* était somptueusement meublé, avec, à ses murs, un portrait de Hitler et un autre de Goering. Des fleurs, que la secrétaire dénommée Moussia changeait soigneusement chaque jour, baignaient dans un vase.

- Vous avez voulu jouer à la petite guerre ? avait dit *Masuy*. Vous avez perdu, il faut payer.

Les prisonniers furent soumis à une fouille minutieuse, après quoi on les enferma dans des armoires métalliques qui faisaient office de cachots. Trop petites pour qu'on pût s'y tenir debout, elles étaient aussi trop étroites pour permettre de s'asseoir. *Cardinal* se recroquevilla dans la sienne, tandis que *Masuy* s'en allait dîner. Il demeura ainsi accroupi pendant trois heures, puis, tout moulu, fut enfin conduit au salon où ses trois amis se trouvaient déjà rassemblés sous bonne garde. On le fit entrer dans le bureau du « patron » avec un de ses camarades, à qui *Masuy* ordonna :

- Assieds-toi là ! Écris sur cette feuille de papier : *Je vais parler*. Toi, l'autre, ajouta-t-il en se tournant vers *Cardinal*, déshabille-toi, et à genoux !

Les acolytes de *Masuy* firent en sorte que *Cardinal* obéît promptement à cet ordre. Quand, complètement nu, les mains menottées derrière le dos, il se fut mis à genoux, *Masuy* se rua sur lui, le frappant à coups de pied dans le ventre, dans la poitrine, dans la figure, avant de lui écraser son poing sur le nez. Fatigué, il abandonna bientôt sa victime pour aller s'asseoir derrière son bureau, ouvrant un tiroir d'où il sortit quelques instruments chromés, au mécanisme apparemment délicat, pourvus de vis de précision.

- Tu vois celui-ci ? dit-il au malheureux *Cardinal*. C'est pour écraser les doigts, ou les parties sexuelles, au choix. Cet autre tord et écrase en même temps : j'écarte le compas, et ça prend à la fois la pomme d'Adam et le nez. J'ai aussi tout ce qu'il faut pour arracher les ongles, ou électrocuter. Tu as compris ?

Mais *Cardinal* ne semblait pas avoir compris. Sur un signe de *Masuy*, il fut entraîné jusqu'à la salle de bains. La baignoire était remplie d'une eau sur laquelle surnageaient des cheveux, et que souillait du sang mélangé à des déjections. *Cardinal* y fut jeté : l'eau était refroidie par des blocs de glace. Ses tortionnaires passèrent une sangle sous ses reins. *Masuy* arrivait, en manches de chemise, un tablier de toile cirée protégeant son pantalon contre les éclaboussures, une matraque de caoutchouc à la main.

- Vas-tu parler ? demanda-t-il à *Cardinal*.

Celui-ci n'ayant pas répondu, la matraque s'abattit sur lui pendant que sa tête était plongée sous l'eau. Quand, grâce à la sangle, il fut ramené à la surface, à demi asphyxié, il put voir *Masuy* qui consultait son chronomètre pour vérifier si l'immersion n'avait pas dépassé le temps voulu. Son camarade, impuissant, avait été contraint d'assister de bout en bout à son supplice, afin de pouvoir réfléchir au sort qui serait le sien tout à l'heure.

- Vas-tu parler ? demanda à nouveau *Masuy* quand *Cardinal* eut été ramené dans son bureau.

Il jouait nonchalamment avec ses petits instruments chromés.

- Tu entends ?

D'une pièce voisine venait un bruit régulier qui ressemblait à celui d'une pompe.

- Tu sais ce que c'est ? Une machine à faire le vide. Ou tu vas répondre à mes questions, ou bien je vais te passer à la cloche...

Cardinal ne répondit pas. Il priait en dedans de lui-même, suppliant Dieu de lui donner assez de force pour garder le silence. *Masuy* reprit sa matraque... Quand notre ami fut reconduit à son armoire de fer, il était brisé, anéanti, à demi mort. Mais, par un regard échangé avec celui qui allait prendre sa place, il avait pu faire comprendre à celui-ci qu'il n'avait rien dit, et qu'on pouvait faire en sorte de se taire.

Tard dans la nuit, les membres rompus, les tempes bourdonnantes, son dos cuisant sous mille brûlures, *Cardinal* fut extrait de son placard. Il retrouva au salon ses trois camarades aussi mal en point que lui-même. Le premier repas de la série était sur la table.

Trois heures après, la séance d'interrogatoire recommençait. Les cris, la baignoire, les menaces et les coups allaient alterner jusqu'au repas suivant, auquel nul des prisonniers ne toucherait davantage qu'au premier. Il en irait ainsi pendant cinq jours et cinq nuits, jusqu'à ce que, dépité, lassé, *Masuy* fît conduire les quatre hommes à la Gestapo de la rue des Saussaies, dernière étape avant Fresnes.

C'est là que, le 3 décembre 1943, « premier vendredi du mois, fête de saint François-Xavier, patron des Missionnaires, la Reine des Oblats, Marie-Immaculée, daigna, a écrit le P. Thibaut, m'accorder une autre grâce, inestimable celle-là, si ardemment désirée et accueillie avec une si grande joie ! »

Il avait pu, en effet, en vertu d'une procuration accordée par son Père Général à l'aumônier allemand, renouveler ses vœux entre les mains de celui-ci.

« Ce fut un recueillement intense de toute la journée, une action de grâces perpétuelle. Et pourtant, quel abîme entre la nudité de la cellule, ce prêtre en habits laïcs, ce prisonnier aux mains sales, aux vêtements usés jusqu'à la corde, et les belles cérémonies du Scolasticat, les ornements sacrés, les cierges, le cantique d'Oblation, l'enthousiasme fraternel du *Quam bonum et quam jucundum !* Mais j'étais Oblat et, s'il plaisait à Dieu, bientôt je mourrais Oblat. J'aurais presque pu dire : *Ad mortem usque perseveraturum*. Et que signifiait cette conclusion : *Sic Deus me adjuvet !* Depuis l'arrestation, Dieu ne faisait rien d'autre, et je sentais Sa présence et Son aide d'une manière presque tangible. »

Le 14 janvier 1944, le religieux quittait Fresnes pour Compiègne, d'où il prenait bientôt le chemin de la déportation. Il est rentré d'Allemagne, et si Dieu a fait qu'il a repris sa place dans sa grande famille spirituelle, c'est sans doute que sa tâche n'était pas terminée.
